

DISSERTATION SUR HENRI GUILLEMIN

rédigée en 1973 par Suzanne DECHAMPS, 17 ans,
élève de 1^{ère} Latin-Grec au Lycée Théo Lambert à Anderlecht (Bruxelles)

Le Cercle d'Education Populaire (CEP) de Bruxelles avait organisé un concours pour les élèves du Secondaire. Il s'agissait, après avoir assisté à 4 conférences d'Henri Guillemin prononcées les 25, 26, 29 et 30 octobre 1973, de s'exprimer sur ce conférencier.

Sujets des conférences, dans l'ordre : Rousseau, Voltaire, Rimbaud et Vallès.

Ces conférences, précédées de la dissertation de la lauréate du concours, ont été éditées dans le n°50 des Cahiers du CEP (1974). Actuellement le CEP n'existe plus. Le texte ci-dessous est reproduit et réédité avec l'autorisation de l'auteur.

Nous sommes des centaines à l'écouter et pourtant j'ai l'impression d'un face à face. Un face à face qui va me changer, qui va peser sur moi... Je le connais, Guillemin : à chaque rencontre, à la télévision ou aux conférences, dans ses livres aussi, il me contraint à une métamorphose. Aujourd'hui, je suis bien décidée à ne pas me laisser faire : je veux garder l'esprit « critique » et ne pas me trouver dans la masse des inconditionnels, les adorateurs ou les détracteurs. Je sais, cela peut paraître risible : que pèsent mes dix-sept ans de culture officielle devant septante années de connaissance et de recherche rigoureuse ? Voltaire, Rousseau, Rimbaud et Vallès, je les connais cheminant sur les rails de la tradition littéraire. Bien sûr, j'ai lu « Candide » et « Zadig », « Le Bateau ivre », « L'Enfant », « Le Bachelier » et « L'Insurgé ». Quant à Rousseau, nous devons l'aborder dans les semaines qui viennent.

Je sais que je ne fais pas le poids et encore, j'ai la chance de suivre l'enseignement d'un professeur exigeant pour elle et pour les autres, un professeur qui remue la poussière des apparences et remet au centre ce que d'autres s'obstinent à laisser dans les coins. Bref, j'ai beau vouloir une certaine autonomie, je me sens démunie devant une force de persuasion aussi explosive et subtile à la fois que celle déployée par Monsieur Guillemin. C'est un conférencier hors mesure, d'une adresse stupéfiante à hypnotiser le public. La subjectivité des propos qu'il annonce avec éclat, en placard publicitaire, ce « vous n'êtes pas obligé de penser ce que je pense » lui servent d'appât, de garde-fou. Il n'est pas que subjectif pour lui-même, M. Guillemin, il veut aussi et surtout nous rallier à sa subjectivité. Il doit être intéressant de mesurer jusqu'où peut aller cette volonté de peser sur les autres, de peser par sa pensée subjective, même étayée par des preuves. Dans l'exposé sur Voltaire, exemple flagrant, si Guillemin ne sous trompe pas, s'il ne nous cache pas l'ambiguïté de Voltaire écrivain, courtisan et affairiste, il ne joue pas, toutefois, vis-à-vis de nous, franc jeu. Il révèle l'aspect positif du caractère de Voltaire comme il en dénonce l'aspect négatif, mais il ne reste pas sans arrière-pensée en soutenant de preuves et d'exemples précis, la partie « Voltaire est un salaud » alors qu'il survole très vite et de très haut la contre-partie, « Voltaire n'est pas un salaud ». Pourtant les bonnes actions de Voltaire eussent-elles été plus indubitablement et manifestement prouvées, que pour moi, les mauvaises actions du personnage, auraient de toute façon fait pencher la balance du côté de l'opinion de Guillemin. Pour l'équilibre du personnage présenté, le conférencier aurait dû apporter un même soin, une même persévérance à définir autant les bonnes que les mauvaises actions, Pour Rousseau aussi, il nous parle de cette « révélation » sur la route de Vincennes, de cette prise de conscience soudaine et profonde qui bouleverse l'attitude de Jean-Jacques envers la vie et sa conception sociale

et politique du monde. Il semble donner à la « révélation » qui emporte Rousseau dans une remise en question de tout son moi, un éclat presque mystique. Bien sûr, il nous dit que Rousseau autodidacte a englouti une bibliothèque, qu'il s'est « fait lui-même » mais il n'explique pas quels livres, quels auteurs, quelles pensées et philosophies ont influencé Rousseau au point de soulever en lui des idées aussi socialement révolutionnaires. Il n'est pas issu uniquement de son père, sa mère et du puritanisme de l'Eglise protestante, il est encore et surtout le réceptacle d'idées qui ont fusionné, bouillonné en lui et crevé à la surface, d'idées qu'il a volées, comme nous tous, un peu partout. Mais chez qui ? Guillemin omet et néglige ce qui pourtant n'est pas un détail.

Je lui en veux aussi de l'émotion qu'il lève en moi. Pour les conclusions sur Vallès, j'étais au bord des larmes. De quel droit me bouleverse-t-il ainsi ? Mais n'y a-t-il pas là aussi un calcul ? Il se mesure dans les visages tendus vers lui. Nous sommes miroir et ce monstre de la parole sent son pouvoir sur nous. Quant il annonce prendre des risques, il se joue et nous joue la comédie ; intuitif, il sait déjà qu'il peut avec nous les prendre. Ses excès d'un homme prudent ne m'abusent pas, mais qu'y puis-je si cette « excessivité » même, dans la spontanéité du désir à arracher l'adhésion des autres, balaie ma résistance ! Son enthousiasme, sa ferveur se transmettent par la voix et le geste jusqu'au tréfonds de moi, me pénètrent et me font concevoir l'auteur et son œuvre d'une manière autre. Je vaincs cette sourde obstination en moi à n'admettre qu'une thèse, à me confiner aux idées reçues d'un professeur que j'estime et dont l'interprétation des œuvres des auteurs me paraît valable. Or, sans renier ce que ce professeur m'a apporté, je découvre que les deux thèses ne doivent pas se repousser, s'éliminer, mais au contraire, s'ajuster, se compléter. Au lycée, on gratte le texte, on s'essaie à comprendre l'auteur par l'analyse des mots et des phrases en leur rendant leur ton juste, leur valeur et leur signification propres. Avec Guillemin, l'approche de l'auteur se réalise par le haut, dans un cadre historique défini, où enfin, l'argent, la religion, la politique et la sexualité, ces clés volontairement refusées par beaucoup et qui pourtant ouvrent toutes les portes, ont droit d'être citées et reconnues comme moteur de toute action et pensée humaines.

Guillemin, c'est l'accès humain à une littérature simple, directe, spontanée, concrète aussi, violente, navrante parfois, expressive, enflammée, folle, jouée comme sur une scène de théâtre, mais avec franchise, réalité, vérité. Une démystification ! Et par cette démystification, Rousseau, Voltaire, Rimbaud et Vallès nos deviennent tout proches. Leur œuvre renaît d'autant plus vraie et ressentie parce qu'écrite par des hommes rendus enfin à leur valeur et à leur misère d'homme. Ce ne sont plus de purs esprits, ils ont subitement des tripes, et en eux l'argent, la religion ou les femmes les torturent et leur cri ou leur rancœur, enthousiasme ou désespoir, colère ou amertume, dépit ou joie, deviennent poème, essai, conte ou roman. Pour Guillemin, il n'y a pas que l'œuvre pour aider à comprendre l'auteur, il y a l'œuvre et la vie. Ainsi pour Voltaire : en classe nous avons lu, discuté, analysé des textes. Les textes n'exhalaient-ils pas une forte odeur d'extrême tolérance ? Donc, Voltaire = tolérance. Guillemin, lui, démolit d'un seul exemple fort cette belle image d'Épinal que je m'étais forgée de l'écrivain. Voltaire se voit catapulté au rang peu enviable de réactionnaire hargneux, plein de morgue et de rancune de classe devant les Polonais dont il ne peut supporter la révolte devant l'Ordre de la grande Catherine. Son appel à la tolérance n'est qu'une façade commode qui, lorsqu'elle s'écroule sous les coups de Guillemin, ne laisse que des ruines d'idées hypocrites et mesquines.

Comme il est difficile de se déprendre de Guillemin, de sa manière de dire et de dévoiler les choses ! J'ai souvent l'impression que ce qu'il dit, je le savais déjà, mais par d'autres visages. L'expérience de la vie que je possède est courte et insuffisante, et pourtant il me suffit de comparer avec ce qui se passe sous mes yeux, pour comprendre que la vérité ne peut jaillir que du solide de la vie. Et enfin, je voudrais dire toute mon admiration pour Guillemin à restituer l'homme et l'écrivain dans toute la complexité de son être. A l'encontre de beaucoup de conférenciers qui réduisent les écrivains à quelques thèmes superficiels dont ils s'empressent de fournir le code, Guillemin ne schématise pas les hommes qu'il présente. Evidemment qu'il pratique la dissection littéraire et biographique en fonction de quelques structures essentielles : l'argent, la sexualité et les options religieuses et politiques ; mais il recompose l'objet de son analyse de telle manière que toutes les composantes jouent entre elles et interfèrent les unes sur les autres. Guillemin explique un personnage, et quand il nous l'a expliqué, nous le connaissons mieux : il devient enfin insaisissable comme tout ce qui vit, aime et meurt, complexe parce qu'unique, précieux parce que simplement en perpétuel changement. En vérité, je vous le dis, M. Guillemin n'est pas le seul Evangile, mais seul il fait encore des miracles : tout ce qu'il touche reprend vie.